RÉPONSE

A M. ERNEST RENAN.

Typographie orientale de Marius Nicolas, à Meulan

RÉPONSE

A UN ARTICLE CRITIQUE

DE M. ERNEST RENAN,

PAR

JULES OPPERT

EXTRAIT N° 11

DE LA REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE.

PARIS

CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE ET L'ÉTRANGER

Rue des Boulangers, 30

—

M DCCC LIX

RÉPONSE

A M. ERNEST RENAN.

Cadit persona, manet res.

I.

M. Ernest Renan a entrepris, dans les derniers cahiers du *Journal des Savants*, une critique de mon système de déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Je ne puis que remercier le savant académicien qui a bien voulu consacrer un temps précieux à l'examen de ce volume et au contrôle d'études nouvelles qu'il est presque aussi difficile de juger que de créer. La science ne peut que se féliciter quand, pour la première fois, une branche nouvelle des connaissances humaines, acceptée de confiance par les uns, contestée par d'autres qui dédaignent ces recherches, peut soulever une controverse sérieuse, et fournir les éléments d'une discussion, dont, à coup sûr, sortira la vérité.

J'ai divisé la première partie de mon travail en dix chapitres dont M. Renan adopte les deux premiers : ils contiennent le dépouillement des quatre-vingt-dix noms propres trouvés dans les traductions, et dont on dégage les caractères principaux, ainsi que l'exposition des méthodes différentes pour obtenir les valeurs des signes simples qui ne se trouvent pas dans los noms propres. M. Renan est d'accord sur le principe du syllabisme de l'écrituro assyrienne, et il en approuve les conséquencos qu'il ne peut nier. Il y a des lettres indiquant *ba*, *bi*, *bu*, *ra*, *ri*, *ru*;

d'autres qui expriment *ar, ir, ur*. Quand on veut écrire *bar, bir, bur*, on écrit *ba ar, bi ir, bu ur*, ou bien il existe pour *bar, bir, bur*, des signes spéciaux qui, dans les *mêmes* mots, permutent avec les groupes *ba ar, bi ir, bu ur*. Des milliers d'exemples prouvent ce principe que M. Renan ne conteste pas.

Il n'y a qu'un seul point où le critique a cru émettre un doute : c'est sur un chapitre III (p. 40), du *déchiffrement par nécessité philologique*. Il est étonnant que juste la méthode exposée dans ce chapitre ait trouvé, en Allemagne et en France, des approbateurs sans réservo. Je puis dire à M. Renan que les formes מְשַׁחְרִב *musahrib* (shaphel de *harab*) et יִתַּזַּל *ittazzal* (de *nazal*), formes qu'il conteste comme sémitiques, le sont selon le jugement de tous les orientalistes que j'ai consultés à cet égard.

Le troisième chapitre, intitulé : *Du caractère idéographique de l'écriture anarienne*, n'est pas non plus contesté dans son principe. M. Renan doit admettre l'existence de signes désignant une idée tout entière, tels que nos chiffres : on écrit 1 et *un*. Les Assyriens exprimaient leurs idées, ou par des signes idéographiques (qui ont à côté de leur valeur idéographique, une valeur phonétique toute différente), ou, comme nous, par des caractères phonétiques. La comparaison des mêmes textes, et les syllabaires dont nous parlerons encore, coïncident pour nous éclairer sur la prononciation en assyrien des différents monogrammes. Je suis parfaitement de l'avis de M. Renan, « qu'à moins d'indices spéciaux, on n'est jamais rigoureusement autorisé à conclure du *sens* d'un idéogramme le *son* qui était attaché [1]. » Je me suis souvent, en cas de doute, exprimé dans le même sens ; mais heureusement les *cas avérés par des indices spéciaux*, et ce qui vaut mieux, par des preuves réitérées, se comptent par centaines. Il y a, au contraire, dix fois plus de monogrammes dont nous connaissons le *son* assyrien, sans en savoir la signification. Les listes que j'ai publiées page 118 et suivantes, où j'ai dû laisser en blanc la traduction de la transcription, militent en faveur de cette allégation.

---

[1] Je suis en droit de m'émouvoir de pareilles phrases qui pourraient parfaitement induire en erreur le lecteur qui n'aurait pas lu mon livre. Ces objections, et beaucoup d'autres également vagues, sont au nombre des faits « dont la puérilité étonne », pour me servir d'un des termes regrettables de M. Renan. C'est justement à la découverte de ces « indices spéciaux » que j'ai consacré un travail de plusieurs années.

L'objection suivante de M. Renan (p. 175) sur les complexes de monogrammes, est une des moins fortes qu'il ait produites. Du moment qu'il admet des valeurs idéographiques simples, signifiant, par exemple, *dieu* et *sceptre*, *dieu* et *voûte*, il n'y a pas de grande difficulté, ce me semble, à admettre que la juxtaposition de ces deux signes signifie *dieu du sceptre*, *dieu de la voûte*, et que le complexe de ces monogrammes ou l'*idéogramme* signifie et se lise *Nabou* et *ciel*. Que ces monogrammes ont une signification phonétique, c'est un fait avéré; en revanche il n'y a pas, et M. Renan l'accorde, de signe phonétique qui n'ait une valeur idéographique. Quand les traductions trilingues, que M. Renan reconnaît comme base, traduisent des groupes d'origine babylonienne par les transcriptions perses, *Nabukudracara*, *Nabunaita*, *Bâbirus* (le perse et le zend n'ont pas de *l*), il faut croire que ces groupes signifient Nabuchodonosor, Nabonid et Babylone, surtout quand ces mêmes groupes se retrouvent, à Babylone, substitués à des mots écrits phonétiquement : *Nubukudurrusur*, *Nabunahid*, *Babilu*.

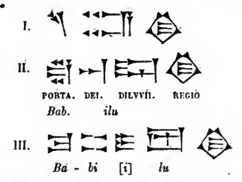
M. Renan déplace la question quand il dit que le mot s'écrit *An pa ï* et se prononce *Nabonid*. Non, il ne s'écrit pas *An pa ï ;* il s'écrit (le) *dieu* (du) *sceptre* (est) *majestueux*, et il se prononce *Nabunahid*. Quand Darius se plaint, sur le roc de Bisoutoun, des imposteurs Nidintabel et Arakh, il aurait donc dit en bon perse à son peuple : « Voici l'imposteur qui se donne pour Nabuchodonosor, fils de Nabunid, roi de Babylone ; » et aux Babyloniens, à l'adresse desquels est conçue la traduction sémitique :« Voici l'imposteur qui se donne pour Anpasadusis, fils d'Anpaï, roi de Dintirki ! »

M. Renan peut m'objecter que, quelques lignes plus loin, il dit que ce principe « peut certes être vrai ». « Mais est-on sûr, demande-t-il, qu'entre ces séries de signes qui se remplacent il y eût homophonie, ou même synonymie? » Nous répondrons : « Quand la substitution se répète souvent, dans les mêmes textes, à la même place, on en est sûr. » Quand Nabonid s'écrit des milliers de fois, ou *ANPA I*, ou *ANPA nahid*, ou *Nabu I*, ou *Nabunahid*, serons-nous trop hardis en admettant une homophonie, ou même une synonymie?

Puisque nos raisonnements sur *Nabonid* et *Babylone* « paraissent peu acceptables » à M. Renan, analysons le nom de Babylone. Nous voyons

surtout trois manières, parmi d'autres que j'ai citées dans les *Études assyriennes*, que M. Renan aurait peut-être bien fait de consulter avant de se prononcer aussi défavorablement.

J'évalue à vingt mille le nombre de fois que j'ai vu substituées ces manières d'écrire ce nom, sur des briques, sur des cylindres, des barils, des inscriptions sur pierre ou métal, à Babylone, à Ninive, en Europe. J'ai vu, dans ma vie, cinq à six mille briques babyloniennes portant l'inscription : *Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils de Nabopallassar, roi de Babylone.* Cela fait déjà dix à douze mille fois (et je ne parle que des trois manières que je vais analyser), et il y a par conséquent neuf manières de combiner les différents groupes, dans chaque légende, où le nom n'est pas toujours écrit de même les deux fois. Voici ces groupes :



La première forme est un idéogramme composé de trois signes, idéographiques ici, mais qui ont ailleurs la valeur phonétique bien avérée et reconnue par M. Renan, de *din*, de *tir* et de *ki*. Pour donner plus de force à mon raisonnement, je ne développerai pas l'interprétation des signes ; car ce serait une opinion, et je ne présente ici que des faits [1]. Ce groupe remplace les deux autres sept mille fois, et il constitue l'unique manière de rendre dans les inscriptions trilingues le nom de Baby-

---

[1] *Din* ayant la valeur de « souche, origine », *tir* celle de « tribu », *ki* celle de « région », il serait possible de donner à l'idéogramme qui désigne et se prononce Babylone, le sens de « ville de l'origine des tribus ». Cela n'est qu'une hypothèse ; mais ce qui n'en est pas une, c'est que le complexe de ces trois valeurs idéographiques cache un sens indiquant une épithète suffisamment significative de la ville de Babylone.

lone. Seize fois les restes des textes assyriens de Bisoutoun et de Nakch-i-Roustam ont l'occasion de traduire le nom du pays et de la *ville* de *Bâbirus*, seize fois on y voit ce groupe. Et s'il ne se prononçait pas *Babilu*, pourquoi le traducteur assyrien l'aurait-il choisi pour traduire *Bâbirus*, puisqu'il avait à sa disposition le groupe phonétique *Ba-bi-lu*, qui le remplace si souvent à Babylone? Je ne sais pas dans quelle bizarrerie je me serais jeté la tête en arrière, si j'avais suivi le conseil de M. Renan, « de reculer devant mes propres hypothèses ». Dans ce cas je n'accepte pas ce mot. Quelle est la voie que mon savant critique aurait suivie? Aurait-il admis une ville *Dintirki*, ou bien avec moi un idéogramme comme il en admet d'ailleurs, dont le sens désigne Babylone, et qui se prononce *Babilu?*

Mais parlons du second groupe. Il se compose de quatre signes phonétiques signifiant dans leur ordre *porte, dieu, déluge, région*. Souvent le troisième manque, et le groupe se compose des signes *porte, dieu, région ;* plus souvent encore le troisième signe (ayant la valeur phonétique RA) est remplacé par le second, et nous voyons le groupe *porte, dieu, dieu, région ;* quelquefois, mais rarement, les deux dernières ne se trouvent pas, et nous ne lisons que *porte, dieu*.

Le premier signe de ce groupe se voit dans les inscriptions trilingues comme traduction du mot perse *duvarthi*, porte (sanscrit *dvâr*, grec θύρα, persan *der*, allemand *thür*, anglais *door*). A Ninive, on lit comme substitution dans les mêmes passages souvent les lettres phonétiques *babi* [1]; un syllabaire (k. 110) nous le donne comme ayant la valeur phonétique *kâ* et la valeur idéographique *bābu*. Or, dans beaucoup de langues sémitiques, *bab* veut dire porte. Je n'ai jamais rencontré jusqu'ici ce signe avec la valeur syllabique *kâ* que lui donne Sardanapale, mais toujours avec la signification de porte ou *bāb* en assyrien, bien admissible dans le nom du royaume de Nabuchodonosor.

Les deux signes suivants forment une seule idée: c'est le dieu du déluge, le Κρόνος de Béroso, le Ἦλος de Diodore, le *El* des Babyloniens. C'est le *dieu dieu*, le dieu par excellence. Le second signe, dont la valeur incontestée est *an*, est en même temps l'expression idéographique de dieu,

---

1 Botta, dans le *Journal Asiatique*, 1847, X, p. 315.

ce que M. Renan admet également. Un syllabaire, ainsi que les textes assyriens, nous prouvent que la prononciation de ce mot fut *ilu*. On conçoit maintenant pourquoi le troisième signe est quelquefois rejeté, pourquoi, dans d'autres occasions, il est remplacé par le second. La seconde partie du nom est *ilu*, ce qui avec le premier ensemble donne *Babilu*.

Quant au quatrième signe, c'est le postpositif muet indiquant que ce qui précède est le nom d'une localité ou d'un pays, et qui se lit, après les noms d'Assyrie, de Ninive, d'Orchoé, de Borsippa, de Kutha, etc.

La seconde forme de ce nom se trouve à Babylone au moins dix mille fois, et c'est celle qui presque exclusivement est employée à Ninive; rarement elle y permute avec la première, et jamais, jusqu'ici, j'y ai vu le nom de Babylone écrit avec los caractères phonétiques qui forment le troisième mode.

Faudrait-il conclure de là que les Ninivites ne connaissaient pas le nom de *Babilu?*

Le dernier point est en dehors de la discussion, puisque M. Renan n'en conteste pas la lecture. On y trouve à la fin de *Babilu* encore le signe postpositif de contrée. Le mode phonétique, jusqu'ici seulement observé à Babylone, y est même beaucoup plus rarement employé ; faudra-t-il conclure de là que Nabuchodonosor ne prenait que rarement le titre de roi de Babylono? Je ne le crois pas, mais je pense que les trois groupes ont réellement une seule et unique prononciation, celle de Babylone, ce qui n'a rien de « peu acceptable ».

J'arrive à la théorie de la polyphonie, comme l'appelle M. Renan, qu'il voudrait mieux appeler le *fait* de la polyphonie, c'est-à-dire la pluralitó des valeurs phonétiques appartenant à la même lettro. Il ne s'agit pas d'un principe ; j'ai expliquó le fait assez clairement, do l'avis de ceux qui ont lu le livre. Faisons d'abord une réflexion *à priori* : « Est-il bien acceptable que des gens qui ne manquent pas d'intelligence se soient créé une si grando difficulté qui doit les entraver à tout instant, s'ils n'y avaient pas été contraints ? » Que voulez-vous quo je fasse, après avoir allégué *quarante faits* parmi quelques milliers que j'ai vus, si M. Renan les déclare peu concluants?

J'ai dit plus haut que pour écrire *bar*, *mas*, on peut écrire *ba ar*,

ma as, ou exprimer ces syllabes par des signes spéciaux. Or il se trouve que dans cent passages le même mot montre le groupe *ba ar*, dans cent autres le signe spécial, et il se trouve aussi que ce même signe, dans d'autres mots, remplace régulièrement le groupe *ma as*. M. Renan cite le nom d'Achéménide, *Ahamannissi* en assyrien ; par un hasard assez singulier, il se trouve que ce mot contient justement, l'une à côté de l'autre, les deux valeurs *man* et *nis* que possède le double crochet. M. Renan dit que MM. les assyriologues ne déclarent pas supposable une faute du lapicide. MM. les assyriologues sont plus explicites ; ils déclarent que, dans les mots *mandatta*, *mamman*, *mannaï*, *argamannu* et beaucoup d'autres, ils voient substitué au groupe *ma an* ce même signe qu'ils rencontrent également comme remplaçant le groupe *ni is* dans *gurunis*, *sadanis*, *khur'sanis*, *abubanis*, *ukannis*, *musaknis*, etc. Certes, il eût été beaucoup plus agréable à MM. les assyriologues de ne pas trouver sur leur chemin ces faits ; mais tous les raisonnements du monde n'écarteront pas ces obstacles qu'il s'agit de vaincre et non de nier.

On va lire le jugement de M. Renan :

« Les exemples qu'il cite me paraissent peu concluants ; dans la plupart des cas, c'est pour la commodité de l'interprétation et pour sortir d'inextricables embarras qu'on a recours à ce moyen désespéré. Or, de tous les expédients, celui-là, je l'avoue, est le dernier (!) auquel j'aurais eu recours. Les formes en faveur desquelles on croit devoir faire cette concession, telles que (*suivent douze mots, mais on n'y voit pas vingt-cinq autres que j'ai également cités*), blesseront, je crois, la plupart des personnes qui s'occupent de la philologie comparée des langues sémitiques, et leur paraîtront d'abord inintelligibles. »

Je demande pardon au savant académicien : pour prouver le fait, j'ai cité des FAITS qu'il aurait dû vérifier avant d'écrire cette phrase. Les formes que je cite se présentent ainsi, et ce n'est pas un besoin d'interprétation qui me les a fait inventer. Le même signe EST remplacé par *vu us* ou *mu us* dans *Dariyavus*, *mustisir*, *mustalam*, et par *si ir*[1] en *kasir*, *nasir*, *Misir* (Égypte), *sirti*. Le même signe se VOIT à la place de *ma at* dans *Hamat*, *mat*, *kamat*, *lamat*, *salmat*, etc. ; à la place de

[1] Botta a déjà signalé cette fréquente substitution.

sa at dans *usatris*, *kasad*, *murappisat*, *Artaksats'a* (Artaxerxes), *usattir*, etc.; à la place de *la at* dans *Diglat* (le fleuve du Tigre), *kullat*, *bilat*; à la place de *na at* dans *miskunat*, *sanat*; à la place de *ku ur* dans *namkur*, *azkur*, *izkur*. Ces mêmes valeurs sont indiquées dans les syllabaires. Je lis *azkur* et *izkur*, première et troisième personne de *zakar* « se souvenir », parce que je trouve les mots également écrits, *az-ku ur* et *iz-ku ur*, et je ne lis pas, par cette raison, *azmat*, *azsat*, *azlat*, *aznat*. La question sur la forme, qu'elle soit sémitique ou chinoise, est secondaire dans cette première appréciation.

Mais pour parler du sémitisme, qui ne fait rien à l'affaire encore, je regrette de ne pas connaître un seul membre de la majorité des sémitistes dont parle M. Renan. Tous ses collègues à l'Institut, tous les professeurs au Collége de France et à la Bibliothèque que j'ai consultés, appartiennent à la minorité non blessée à l'endroit du sémitisme. Comment? des formes verbales, transcrites en arabe مستيسر, مستلم, مُرَبَّسَة, مُسَجَّحَة, مسرحة, des participes qu'on pourrait croire arabes, n'ont rien de sémitique?

Nous n'insisterons pas sur les étranges assertions de notre savant critique, car la nature de la langue appartient à l'interprétation, et nous nous occupons ici exclusivement du fait que M. Renan ne nie pas entièrement, c'est-à-dire, de la substitution constante de différents groupes au même caractère. Ce fait est confirmé par les *syllabaires assyriens* qui attribuent au signe exactement les mêmes valeurs multiples que nous trouvons dans les textes.

M. Renan admettant la nature de ses documents curieux, nous n'avons pas à nous étendre sur ce sujet. Il est, du reste, d'accord avec nous sur un point, qu'il y aurait danger de les suivre aveuglément, et je suis parfaitement de son avis, que « la plupart du temps les erreurs des anciens furent moins des erreurs, que le résultat du point de vue, entièrement différent du nôtre, où ils étaient placés ». Mais je n'ai jamais réformé, comme il le fait entendre, les syllabaires de Sardanapale ; seulement je me suis imposé l'obligation de ne jamais employer un caractère avec une valeur syllabique déjà représentée par un autre signe ; car cette valeur

pourrait résulter de l'emploi de ce signe suivi d'un complément phonétique [1], dont M. Renan ne conteste pas la possibilité.

Si, par exemple, le monogramme rendant *porte* a, selon les syllabaires, la valeur de *kā*, je m'explique ce fait ainsi : il rend également une autre idée, fenêtre, en assyrien *kāv;* mais alors, pour le distinguer de porte, il est généralement accompagné du complément phonétique *va*, à cause du *v* qui finit *kāv*. Dans ce cas, si l'on ne regarde que le fait, le signe rend *kā;* mais cette attribution n'est qu'apparente, puisque en réalité la lettre signifie *fenêtre*. On n'a donc pas le droit d'employer indistinctement notre monogramme avec la valeur *kā*. Voilà les réserves que j'ai faites, et dont, je crois, on me saura gré.

La polyphonie existe.

Je suis très-heureux de trouver dans les chapitres suivants moins d'opposition de la part de M. Renan ; il adopte mes opinions sur l'origine hiéroglyphique et *non sémitique* de l'écriture cunéiforme. Je suis d'accord avec lui sur l'extrême précaution qu'il faut apporter dans la détermination des peuples *touraniens* inventeurs de l'écriture anarienne. Je puis le rassurer sur la valeur des idéogrammes : ce sont les faits les moins *déductibles*, mais les plus sûrs, parce que à leur endroit on a les milliers d'indications fournies par les syllabaires, en dehors de celles que donnent les inscriptions et dont nous avons déjà connu un exemple dans le nom de Babylone. J'ai copié à Londres près de deux cents fragments de tablettes, contenant chacune en moyenne soixante-dix données de cette espèce : ce serait à peu près douze ou treize mille idéogrammes ayant, en regard, leur explication phonétique ; mais parmi ces données, il n'y en a pas une sur vingt qu'on puisse utiliser pour l'explication des textes.

M. Renan s'exagère les difficultés qui existent certainement ; mais en le lisant, on croirait que je suis arrivé à mes résultats tout d'un coup. Il oublie que pour être sûr de la lecture d'un polyphone, il m'a fallu

---

1 Le complément phonétique se retrouve dans les hiéroglyphes égyptiens et dans l'écriture japonaise, suivant M. Léon de Rosny. Le principe que j'ai énoncé n'est donc pas aussi anormal que semble le croire M. Renan, qui, selon nous, s'effraye trop de difficultés dont nous sommes la bien innocente victime.

quelquefois attendre deux ans, jusqu'à ce qu'une bonne fortune ait mis entre mes mains une indication qui ne laisse plus de doutes. Il faut le temps, et pour découvrir les choses, et pour se frayer le chemin à la conviction du public. Je remercie M. Renan d'avoir inauguré par ses objections la nouvelle phase dans laquelle va entrer cette étude; il en aura bien mérité quand il se sera décidé à changer son attitude pyrrhonnienne contre celle de l'interprète, quand il voudra aborder lui-même l'explication des textes par une étude suivie et indépendante de la mienne. C'est alors qu'il reconnaîtra, à coup sûr, la rigueur de ma méthode et la nécessité d'accepter, malgré leur incontestable étrangeté, quelques-uns des faits qu'il entoure encore d'un doute que je crois stérile : c'est alors seulement qu'il pourra se prononcer avec autorité sur ce qu'il y a, « dans ces délicates études, de certain, de probable et d'incertain ».

II.

M. Renan nous avait promis de soumettre à une analyse critique notre interprétation des inscriptions. Nous avions donc pu espérer que le savant auteur de l'*Histoire des langues sémitiques* nous éclairerait sur beaucoup de points qui étaient restés obscurs à nous-même, qu'il réfuterait nos lectures des signes, qu'il contribuerait, en un mot, par sa critique au progrès de la science.

Assurément nous reconnaissons, avec l'admiration qu'ils méritent, les talents hors ligne de M. Renan; nous faisons la part de la nouveauté surprenante des résultats, comme de la difficulté très-grande que le critique consciencieux a à vaincre; mais nous ne pouvons supprimer le regret que M. Renan ait trop tenu compte de ses idées préconçues, au lieu d'examiner d'abord la réalité des faits que nous alléguons.

Écoutons M. Renan.

« M. Oppert fait un vœu qui étonne; il reconnaît que les inscriptions unilingues (*dépourvues de traductions*) sont bien plus faciles à inter-

prêter que les inscriptions trilingues. » Cette phrase, qui pourrait induire en erreur le lecteur du *Journal des Savants*, exprime justement le contraire de ce que j'ai dit page 121 :

« Mais quelque importantes que soient ces traductions des inscriptions perses, nous n'aurions jamais triomphé des difficultés quelles présentent, si nous n'avions appelé à notre secours les documents assyriens et babyloniens proprement dits et éclaircissant des questions restées sans explication par les documents trilingues. Nous devons à notre grande richesse en inscriptions unilingues les indications que nous chercherions en vain dans les documents de Persépolis et de Bisoutoun. »

Et page 256 : « Nous avons voulu étendre autant que possible la base sur laquelle il faut asseoir l'interprétation des inscriptions babyloniennes et ninivites. On comprend notre préoccupation à cet égard. Dorénavant, il ne s'agit plus d'invoquer le secours d'une traduction ; il faudra marcher seul, sans autre assistance que celle que nous fournissent, ou les textes dans leur ensemble, ou les principes de la philologie comparée. Mais combien nombreux sont les écueils que nous aurons à éviter, et auxquels nous n'échapperons peut-être pas toujours ! Notre interprétation ne se portera pas sur une seule sorte d'inscription ; nous en verrons qui appartiennent à des ordres d'idées bien différents. Un mot, une syllabe bien comprise, peuvent nous mettre sur la voie de la vérité ; mais aussi, en revanche, il faudra bien peu de chose pour nous écarter du droit chemin et nous laisser pendant longtemps dans notre erreur : car les racines d'une langue, et surtout d'un dialecte sémitique, se prêtent à beaucoup d'interprétations, et si l'on ne se défie pas de ses rapides progrès, si l'on n'est pas en garde contre sa propre sagacité, on arrivera à des résultats qui peuvent intéresser un instant par leur nouveauté, mais qui seront renversés par des appréciations moins brillantes peut-être, mais plus solides. »

Voilà comment je trouve *plus faciles* les inscriptions babyloniennes. Certainement, « on ne peut déchiffrer une ligne des inscriptions trilingues sans le secours des textes de Babylone et de Ninive ». La raison en est bien simple et expliquée dans mon livre. Les inscriptions trilingues montrent, par les traductions à côté, que tel signe veut dire *ciel*, *terre*, *dieu*, *porte*, *père*, *mère*, *frère*, etc. Les textes et syllabaires de

Ninive ou de Babylone nous montrent ces mêmes monogrammes substitués à leurs expressions phonétiques; les uns nous apprennent le *sens* des signes, les autres nous en enseignent la *prononciation*. Quelquefois aussi les mêmes idées se retrouvent à Persépolis exprimées des deux manières; mais le lecteur saura déjà que nous avons seulement 1 (ou *un*) texte trilingue sur 500 (ou *cinq cents*) inscriptions indépendantes. Cela explique suffisamment le secours que nous pouvons attendre de l'étude de ces dernières.

Toutes les conclusions peu rassurantes de M. Renan tombent donc avec les faits mêmes. Mais ce n'est pas la seule objection; qu'on l'écoute :

« Je suis porté à croire que, dans la simple constatation de l'identité graphique des caractères, et dans leur reproduction typographique, MM. les assyriologues, quelle que soit leur habileté, commettent beaucoup d'inexactitudes, et si le lapicide assyrien ressuscitait, il verrait que bien souvent on s'est trompé sur ses intentions. »

M. Renan a entre les mains les syllabaires, les inscriptions de Ninive, la grande majorité des textes dont je dispose et dont je lui rends l'usage facile par mes citations; le Louvre est ouvert pour lui comme pour moi : n'aurait-il pas dû, pour donner du poids à ses croyances, prouver nos inexactitudes, ne fût-ce que par un seul exemple, au lieu d'attendre la résurrection du lapicide assyrien? Car la crainte de ce lapicide ne troublera pas le sommeil de MM. les assyriologues.

Ces vagues contradictions ne peuvent que propager le doute dans le public incompétent, sans rendre aucun service à la science. M. Renan croit que « ce labyrinthe de difficultés devait rendre l'écriture assyrienne presque illisible pour les Assyriens eux-mêmes. » Et pourquoi se sont-ils donc servis de cette écriture dans leurs inscriptions, soit textes publics, soit contrats et lettres de change? Est-ce, par hasard, pour que, deux mille ans plus tard, les uns aient l'occasion de faire des livres, et les autres celle de faire des articles? L'écriture assyrienne est compliquée, sans doute, mais elle est beaucoup plus lisible que la plupart des écritures orientales aujourd'hui en usage, telles que le *shikesteh*, le *divâni* et d'autres, et que l'on lit pourtant, on ne comprend presque pas comment. Elle est même énormément plus lisible que le pehlevi et le koufique. Je voudrais aussi voir le passage où j'ai annoncé que « nos

avantages » s'étendent jusqu'à lire mieux que les Assyriens leur propre écriture ; personne, jusqu'ici, n'a cru que nous lisions mieux que les Assyriens.

M. Renan n'a pas prévu une autre réponse qui renverse toutes ses objections au sujet du sémitisme. Nous avons d'un côté la traduction d'un texte, nous en connaissons mot par mot le sens, de l'autre le texte assyrien que nous sommes en mesure de transcrire, de manière à ce que M. Renan lui-même est forcé à accepter les résultats. Nous prenons le texte de Van, dans lequel se trouvent quarante-trois mots ; de ce nombre, vingt-huit so retrouvent avec la même signification dans les autres idiomes sémitiques ; des quinze autres, dix sont formés de mots qui s'y trouvent, mais avec une autre signification ; cinq enfin ne s'observent pas dans les autres langues. Toutes les formations verbales qui s'y trouvent sont faites selon le génie du sémitisme. Dans les inscriptions trilingues, les mots *ciel, terre, dieu, roi, grand, homme, langue, père, frère, mère, maison, porte*, et beaucoup d'autres sont purement sémitiques. Les notions pour lesquelles il existe en assyrien une expression spéciale, présentent justement le même phénomène dans toutes les autres langues sémitiques. Prenons la première phrase de la Bible, et traduisons-la dans ces langues :

En hébreu : *berēshit bara elōhim eth hashshamaïm weeth haares* [1].
En arabe : *bilibtidā khalaq allāh ussamawāt walardh.*
En chaldaïque : *beqadmin bera elaha shemaïa wear'ā.*
En syriaque : *brishit bre aloho yot shmayo weyot ar'o.*
En éthiopien : *beqadāmi gabra ecziabher* (!) *semāya wamedra* (!).
En assyrien : *in qadmi bana iluhu shamí au irsit.*

Cela montre que si l'assyrien s'éloigne dans les mots abstraits des autres dialectes, il n'en est pas de même pour les mots fondamentaux. Voyons le mot arabe qui veut dire créer : c'est en arabe seul que *khalaq* a cette acception, car en hébreu il veut dire « être lisse, différer », et en assyrien « détruire ». Faire se dit en arabe *'amal*, en hébreu *'asa*, en chaldaïque *'abad*, en éthiopien *gabar*, en assyrien *'abash.*

1 Le s romain transcrit le צ.

M. Renan déplore « que les habitudes de la grammaire générale des langues sémitiques y (*c'est-à-dire*, dans les inscriptions assyriennes) sont souvent violées. » Quelles sont ces habitudes-là? « Pour comprendre l'étonnement que cause ce fait, il faut se rappeler le grand caractère d'unité des langues sémitiqnes. » Encore ici, c'est une erreur : cette unité n'existe que dans la similitude de la flexion, le même principe d'altération des racines trilitères. Or ce principe existe en assyrien. Tous les préfixes y sont les mêmes que partout ailleurs, et même plus conformes aux autres idiomes que ceux du syriaque. Les formes de conjugaison, le niphal, paël, iphtaal, shaphel, ishtaphal, se retrouvent en assyrien ; il n'y a même rien de « bizarre et de subtil » ; rien n'y est artificiel, tout est fondé sur un système conforme au génie des langues sémitiques. Les tables de conjugaisons que j'ai dressées en font foi.

L'assyrien a, sans doute, malgré son intime parenté avec l'hébreu, l'arabe, l'araméen, l'éthiopien, des différences sur quelques points isolés dans le grand nombre des faits; mais est-ce qne l'hébreu, à chaque instant, ne montre pas de dissemblances avec l'arabe, l'araméen, l'assyrien? Où, sauf en hébreu *et les langues ariennes*, *ki* veut dire que, où *pēn* veut-il dire que ne-pas? Où, ailleurs qu'en arabe, *fi* veut dire dans, *'an* de, *and* auprès de? Où, aillenrs qu'en éthiopien (et en assyrien), *ust* est une préposition? Bien souvent les mots qui nous avaient jusqu'ici paru isolés dans telle langue, se retrouvent justement en assyrien ; le chiffre hébreu *onze*, *'ashthe-'asar*, sur lequel on a tant écrit depuis deux mille ans, n'est intelligible que depuis qu'on sait que *'ishthin* veut dire *un* en assyrien, et que le chiffre hébreu signifie *un* et *dix*. Est-ce qu'on a contesté le sémitisme de l'himyarique, et pourtant quelles formes nouvelles ne s'y présentent pas? Et qui nous dit donc que, si nous connaissions aussi parfaitement l'ancien hébreu populaire que nous savons l'arabe vulgaire, nous n'y trouverions pas d'autres formes *assyrisantes*, et sans analogie aucune dans la langue écrite? L'arabe vulgaire ne renferme-t-il pas beaucoup de tournures de ce genre, parfaitement isolées, mais très-sémitiques, et qui, pour n'être pas dans l'usage des livres, n'en appartiennent pas moins au fond même de la langue?

Je ne m'étendrai pas sur la différence des racines dans les différentes langues sémitiques qui s'éloignent partout où il ne s'agit pas de choses

concrètes. J'ai déjà donné un exemple de la divergence de ces idiomes pour la notion de *faire;* les notions de *savoir*, *vouloir*, *pouvoir*, *devoir*, *venir*, *aller*, *parler*, et beaucoup d'autres, de l'usage le plus commun, ont dans chacune des langues sémitiques des expressions qui ne se retrouvent pas dans les autres idiomes de la même race. L'hébreu a un mot spécial pour *prier* (*hithpalal*) que l'on cherche en vain dans les langues arabe, araméenne, assyrienne, qui toutes ont la racine *sala* צלה. D'un autre côté, les mots rendant les fonctions vitales, telles que *vivre*, *mourir*, *naître*, *engendrer*, *manger*, *boire*, sont communes à toutes les langues sémitiques, et si un idiome s'en éloigne, c'est l'arabe, et non l'assyrien.

M. Renan dit : « La langue sémitique que nous donne M. Oppert blesse *en plusieurs points* le sentiment que je crois avoir d'une langue sémitique. » *En plusieurs points*, mais non pas dans les points principaux, non pas *dans tous les points*. Et puisque nous retrouvons les mêmes phénomènes dans toutes les familles sémitiques, nous tournons même le syllogisme de M. Renan contre lui. Notre savant critique semble dire :

La langue assyrienne blesse le sentiment de M. Renan sur les langues sémitiques en plusieurs points :

Donc la langue assyrienne n'est pas sémitique ;

Nous, qui ne constatons que des faits, nous dirons :

La langue assyrienne blesse le sentiment de M. Renan sur les langues sémitiques en plusieurs points :

Donc M. Renan n'a peut-être pas le vrai sentiment de ces idiomes.

Il ne suffit pas de nous citer deux prépositions assyriennes, quand l'immense majorité des suffixes pronominaux et verbaux, tout l'organisme de la conjugaison assyrienne, dont M. Renan aurait dû parler, montre une physionomie sémitique très-prononcée : chose reconnue par toutes les personnes compétentes, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Russie, en Hollande, en Turquie même, ainsi que par toutes les personnes qui se sont occupées de cette question en France.

M. Renan n'est que spécieux quand il dit : « Un des traits les plus essentiels des langues sémitiques, c'est la netteté et la régularité de leur

orthographe. » Je m'étonne que M. Renan ait oublié d'ajouter que j'ai établi ce qu'il a admis pleinement, que l'écriture cunéiforme a été inventée par un peuple non sémitique. Que les Assyriens sémitiques ont accepté une écriture d'une autre nation, tandis qu'il pouvaient en choisir une qui aurait mieux convenu à leur langue [1], c'est regrettable, mais ce n'est pas la faute do MM. les assyriologues.

J'aimerais aussi que M. Renan n'eût pas écrit le passage suivant :

« Toutes les troisièmes personnes masculines du futur [2], par exemple, devraient commencer par un même signe correspondant au י (*i*) préformant. Il semble que la trilitérité (!) des racines sémitiques se remarquerait également. »

D'abord, presque toutes les formes de mon travail que M. Renan cite comme non sémitiques sont trilitères, on peut s'en convaincre ; mais cela n'est rien encore. La troisième personne en assyrien commence partout par un *i*, mais pas par le même signe, parce que l'écriture est syllabique. Dans l'inscription de Van il y a les troisièmes personnes : *ibnū*, il a fait, *iddin* il a donné, *iqabbi* il a dit, *istakan* il a fait, *ibis* il a fait, *istur* il a écrit, *yutaamā* ils ont ordonné. Ces formes sont différentes de *abnū* j'ai fait, *addin* j'ai donné, *tabnu* tu as fait, *taddin* tu as donné, *nabnu* nous avons fait, *naddin* nous avons donné, *taddinū* vous avez donné, *iddinū* ils ont donné : flexions tout à fait sémitiques.

Donc, le *i* se trouve. Nous nous étonnons cependant d'une objection qui peut faire impression sur les personnes qui ne connaissent pas les langues sémitiques ; car M. Renan, qui est un *syriologue* éminent, doit savoir qu'en syriaque la troisième personne commence par un *n*, et pourtant il n'a pas, que je sache, retranché cette langue de la famille sémitique.

Il n'y a pas parmi les remarques générales de M. Renan une seule que l'on ne puisse réfuter par des faits. M. Renan dit, par exemple, que « aucune famille des langues n'a si profondément distingué le son du

---

1 Les Français, comme tous les peuples ariens de l'Europe et de l'Asie, se servent d'une écriture sémitique, et cette écriture, en usage également chez les Sémites, est probablement elle-même d'origine chamite.

2 Mieux vaudrait dire l'aoriste.

sens, et ne s'est moins souciée dans son orthographe de peindre la prononciation ». Cela n'est vrai que pour l'arabe, mais non pas pour l'hébreu et l'éthiopien. M. Renan se plaint « de la façon plate » d'écrire les mots assyriens, et en même temps, il reproche à MM. les assyriologues « d'*offrir* une langue dans laquelle la représentation du son matériel semble le but unique que se propose l'écrivain. » Mais est-ce de notre faute, que les Assyriens se sont servis d'une écriture non sémitique? Faut-il s'en prendre aux interprètes des textes turcs et persans, de ce que les langues de la Turquie et de la Perse sont écrites avec l'alphabet arabe peu conforme à leur génie?

Toutes les digressions sur nos « subtilités » et nos « bizarreries » sont plus insaisissables encore; il n'y a pas un seul chef d'accusation. Nous pourrons dire, au contraire, que cette subtilité avec laquelle nous appliquons les différentes règles grammaticales (par exemple, celles des impératifs, infinitifs et autres formes que nous avons retrouvées) prouve en faveur de notre « esprit méthodique » et de notre « sentiment sémitique. »

Après l'exposition des objections générales, dont aucune n'a une grande force, M. Renan aborde les détails pour faire voir ce qu'il y a « de certain, de probable et d'incertain ». J'aurais voulu que M. Renan eût distingué d'une manière plus logique entre « le certain, le possible et le faux »; mais heureusement pour moi, cette dernière catégorie manque dans son appréciation; il y manque d'ailleurs celle du certain, excepté un ou deux cas reconnus depuis cinquante ans. M. Renan ne connaît, dans les détails, que les choses *assez probables* et *peu probables;* il ne sort pas de là. Il analyse une inscription accompagnée d'une traduction; quand un groupe assyrien remplace constamment les mots perses *ciel, terre, homme*, etc., le sens lui en paraît *assez probable;* mais quand on a le bonheur de *prouver*, par des pages entières de citations de textes (que M. Renan aurait dû vérifier), la *prononciation sémitique* de ces mots, cette prononciation est *peu probable*.

Voici la traduction du texte trilingue :

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd, le plus grand des dieux, qui a créé le ciel, qui a créé la terre, qui a créé les hommes, qui a donné aux hommes leur supériorité, qui a fait roi Xerxès, roi de beaucoup de rois, et dont les serviteurs commandent à la totalité des pays.



« Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays où se parlent toutes les langues, roi de cette terre vaste et grande, fils du roi Darius, Achéménide.

« Xerxès roi fait savoir : Le roi Darius, lui qui fut mon père, fit, par la grâce d'Ormuzd, beaucoup de monuments, et il rendit un décret pour faire une table dans ce roc, mais il n'y grava pas d'inscriptions. Alors, j'ai rendu un décret pour faire une inscription sur cette table.

« Que me protége Ormuzd avec tous les dieux, moi et mon empire, et ce que j'ai fait. »

Cette inscription se trouve gravée à Van en Arménie, en trois langues, en perse, en médo-scythique et en assyrien. Les paragraphes I, II et IV se retrouvent partout répétés à Persépolis, Hamadan, etc.; aussi M. Renan *accepte*, comme nous, le sens de cette inscription. Quelquefois la suite de la rédaction est un peu différente; par exemple, on lit aussi « *qui a créé la terre, qui a créé le ciel;* » la fin du premier paragraphe est souvent ainsi conçu : « seul roi de beaucoup de rois, seul gouverneur de beaucoup de gouverneurs. »

Le premier qui ait analysé le texte assyrien de cette inscription, est M. de Saulcy. Il y a bientôt dix ans, c'est-à-dire avant la publication du texte capital de Bisoutoun, que ce savant, induit en erreur par la rédaction perse, assimila le groupe *ciel* à la terre, et *terre* au ciel. M. Renan s'est servi de l'erreur surannée de son confrère pour parler des « incertitudes de ces recherches; » mais on pourrait lui prouver d'autre part que ces études ne sont pas tellement incertaines, puisque cette confusion est dans ce genre la seule que M. de Saulcy ait commise, même à cette époque-là. Au lieu de rappeler gratuitement l'erreur de M. de Saulcy, M. Renan aurait peut-être mieux fait de montrer en quoi mes lectures, tout en faisant « honneur à ma sagacité, sont loin d'emporter la conviction ». J'ai prouvé par les inscriptions trilingues où le mot *terre* se trouve seul, lequel des deux groupes signifiait *ciel*, et lequel dénote *terre;* j'ai ensuite démontré que chez les Assyriens ciel se disait *sami*, et terre *irsit;* et j'ai cité pour cela *huit passages des inscriptions*, que l'on retrouve plus de trente fois. La véritable raison de ces incertitudes est le caractère sémitique de ces mots, car si j'avais obtenu un mot non sémitique, M. Renan douterait moins de ma transcription.

« Des doutes (*lesquels?*) restent également sur l'expression que M. Oppert traduit par *terre;* elle devrait se lire *ki-tiv* très-souvent. » Mais elle se lit fréquemment *ki-tiv*, par exemple, sur le caillou de Michaux (cité *Études assyriennes*, p. 24) seulement trois fois.

« Cela amène le savant auteur à une théorie de la déclinaison assyrienne, singulière au premier coup, non impossible cependant. »

Il était bon à dire que cette déclinaison *assyrienne* confirme les vues de M. Munk sur la déclinaison hébraïque et que j'ai citées. Je vois avec plaisir que M. Renan ne repousse pas cette idée, comme l'a fait un savant allemand que, quoi qu'en disent M. Renan et lui-même, peu de personnes en Allemagne considèrent comme une autorité dans les recherches de déchiffrement sémitique.

Je passe sous silence la plupart des remarques de M. Renan sur la suite, qui se résument, comme réponse à une interprétation de trente pages in-quarto, dans les mots *assez probable* ou *peu probable;* je parlerai seulement du mot *iddina*, où la forme babylonienne de *na* (signalée pourtant comme telle p. **109**, n° 59) lui fait dire à tort, que cette forme parle contre mon principe de l'absence de l'homophonie. Il aurait dû, je crois, également prendre connaissance de mon déchiffrement du signe *li* (p. 38) qui se lit des milliers de fois, avant de douter de la lecture du mot *lisan* langue. Le doute est également, à cette occasion, déterminé par le sémitisme incontestable de ce mot.

Je ne puis pourtant passer sous silence sa remarque vers la fin du premier paragraphe :

« Je n'insisterai pas sur la hardiesse des corrections que M. Oppert est obligé de faire à son texte, en cet endroit, pour obtenir la lecture qu'il *désire*. Supposons que le membre de phrase que nous discutons en ce moment doive se lire en effet : שעדששו אן נבחר מתת גבי יעתימא « *cujus servi orbi terrarum imperant* » ; je demande à ceux qui connaissent les langues sémitiques, si une telle phrase est acceptable. »

Je demande d'abord à M. Renan pourquoi il n'insiste pas sur la hardiesse de mes corrections. Je n'insisterai pas sur une réponse que je puis me donner à moi-même : *Il n'y a pas de corrections!* Mais c'est un

oubli [1], et il faut passer outre. Ceux qui connaissent les langues sémitiques demanderont à leur tour à M. Renan, comment il traduirait cette phrase, en arabe et en hébreu ; en bon sémitiste, M. Renan sera obligé de leur *offrir* justement la construction qu'il repousse et qui est la seule possible :

En arabe : *elladzi khadamuh fi djumleth-el-mamālik yahkumūn.*

En hébreu : *asher 'abadāv 'al kol-gebūlōth eres yimlĕku.*

On rend, dans toutes les langues sémitiques, *cujus servi* par *qui servi ejus* [2].

Donc l'objection de M. Renan au sujet de la construction est écartée; reste l'analyse des mots. Nous commençons par le mot *gabbi*, qui veut dire « tout ». Le savant critique n'en conteste ni la signification, ni la lecture, car aussi, il faut l'avouer, jusqu'ici nous n'avons pas trouvé un mot analogue dans les langues sémitiques. Mais nous ne savons pas non plus citer un mot hébreu parent à l'arabe *djumleth* et qui veuille dire « totalité ».

Quant au mot *'idis* « minister », c'est bien plus grave. En arabe il existe une racine *'adas* « ministrare ». M. Renan me reproche d'avoir cité l'arabe ; mais l'arabe est pourtant une langue sémitique, et s'il faut s'en servir avec prudence, il ne faut pas l'exclure. M. Renan, qui est si sévère pour les nombreuses étymologies qui se trouvent dans mon livre, a presque toujours employé l'arabe pour les explications qu'il a proposées dans ses écrits.

Je partage, du reste, pleinement les vues de M. Renan sur le danger qu'offre le dictionnaire arabe ; car j'ai dit, page 298 :

« On s'étonnera sans doute que nous nous soyons si longtemps arrêté à démontrer et l'identité et la coexistence de deux racines dont ni

1 Voir *Expéd. en Mésopot.*, II, p. 132.

2 Ce qui me frappe surtout dans les appréciations de M. Renan, c'est qu'il tient trop peu compte, selon moi, de la langue comme forme de la pensée. Certainement les grammaires de l'hébreu, de l'assyrien et de l'arabe se ressemblent beaucoup en théorie ; mais ces règles, dans l'application, produisent des phrases très-différentes. La langue, dans la bouche du peuple, se conforme au génie de ce dernier, et ne se soucie pas des affinités étroites que les philologues peuvent trouver entre elle et l'idiome d'une nation congénère. Mais, pour se pénétrer de ce fait, il faut avoir écrit ou parlé les langues différentes.

l'une ni l'autre ne sera contestée par personne; mais nous dirons ici, une fois pour toutes, qu'on ne doit accepter ces identités dans l'interprétation qu'après s'en être préalablement assuré ; car sans cela on pourrait, dans la même phrase, défendre deux significations diamétralement opposées, tant est considérable la quantité de racines qu'on peut produire pour faire accepter son explication, surtout quand on se fourvoie dans le dictionnaire arabe. »

Mais ici je ne me suis point fourvoyé. Mon rapprochement de l'assyrien « serviteur » avec l'arabe « servir » est confirmé par les inscriptions ; car, postérieurement à la rédaction des pages **132** à **135** dans lesquelles j'établis très-longuement mon interprétation, mais antérieurement à la rédaction de l'article de M. Renan, j'ai montré à ce savant, à la Bibliothèque Impériale, sur l'épreuve photographique des syllabaires qu'il a entre les mains, l'explication du verbe *idis* par *samas*. Or ce mot assyrien rappelle la racine *samas* araméenne et néo-judaïque, qui veut dire *servir*.

M. Renan a dû oublier ce fait quand il dit que le *Kamous* « présente comme des sens ordinaires et habituels, des applications indirectes et passagères, à peu près comme si, de ce passage, *Epicuri de grege porcus*, un glossateur maladroit concluait, sans autre explication, que *porcus*, entre autres sens, a celui de *discipulus*. »

D'abord, le Kamous n'a pas commis de ces bévues-là : l'auteur en savait l'arabe mieux que ne saurait le latin le glossateur maladroit qui expliquerait *porcus* par *discipulus*, et qui prouverait par cela même qu'il n'aurait pas lu la quatrième épître d'Horace. Nous dirons à M. Renan : « *Nostrorum sermonum candide judex*, puisque le glossateur maladroit peut objecter que les pourceaux de Poissy sont bien des élèves, est-ce que nous serions si maladroits en faisant venir « serviteur » de « servir » ?

La lecture phonétique étant sûre de tous points;

Le sens étant connu et accepté par M. Renan;

M. Renan étant versé dans les langues sémitiques ;

Je lui demande d'expliquer la phrase autrement que je l'ai fait.

Ainsi le perse *manâ pitâ* veut dire « mon père »; on le trouve traduit *abua*. M. Renan « ne me contredira pas », mais il trouve mon

interprétation attaquable sur beaucoup de points. Qu'il attaque donc les deux mots אתוי et אבוי, et qu'il renverse les preuves que j'ai données à plusieurs endroits [1] ; qu'il détruise donc la formule *kima abu u ummu* « comme père et mère ». Mais les points nombreux se réduisent à un seul : *le sémitisme du mot* abu.

Il y a un fait dont M. Renan ne doute pas : c'est que de deux signes idéographiques, l'un signifie *dieu*, l'autre *roi ; le sens seul* est certain. C'est à peu près ce que Grotéfend a vu, il y a bientôt cinquante ans. Est-ce qu'on n'aurait rien acquis depuis lors ? Il est pourtant *assez probable* qu'il y ait encore quelque chose de découvert, et ces découvertes doivent se trouver parmi les nombreux faits sur lesquels M. Renan garde un silence trop discret. Sans compter les mots que contient l'inscription et les autres auxquels s'arrête le savant critique, il est, dans les trente pages de 121 à 154, question de *cent quarante* formes assyriennes dont M. Renan ne dit pas un mot. « Dans quelle proportion se mêle », pour ces cent quarante mots, « le certain, le probable et l'incertain ? » Combien y en a-t-il d'*assez probables*, et combien de *peu probables?*

J'aurais préféré, dans l'intérêt de ces recherches nouvelles, où l'on a besoin du contrôle d'autrui, un examen plus net, plus décisif. Qu'on relève hardiment mes erreurs, mais qu'on reconnaisse franchement mes découvertes. Car aucun fait de la critique de M. Renan n'a réformé un iota de ce que j'ai avancé, et même toutes les erreurs qui s'y trouvent sont encore debout. M. Renan a pu soulever des préventions mal fondées contre ces études dans l'esprit de ceux qui sont étrangers à ces recherches : néanmoins, mon amour de la vérité aurait de tout cœur passé sur le ton peu bienveillant de ses objections, si l'acerbité de la forme était excusée par la puissance de la critique.

---

1 *Exp. Més.* II, p. 44, 263, 361 ; *Ét. assyr.*, p. 147, 180, 182 ; *Journ. As.*, 1856, VII, p. 439.

III.

Dans la troisième partie de mon travail, j'ai soumis à une analyse rigoureusement philologique les textes unilingues de Babylone et de Ninive. J'ai donné le texte cunéiforme, une transcription en caractères latins, une tradnction interlinéaire latine, une analyse grammaticale de chaque signe, de chaque mot, une traduction française et une transcription en lettres hébraïques. J'ai ainsi fourni assez d'éléments à l'examen de M. Renan. Mon savant critique pouvait donc s'expliquer en quoi les inscriptions de Nabuchodonosor sur ses édifices, ses canaux, le temple de Mylitta, ne sont pas ce que je pense. Il pouvait contester ma traduction du fragment de la grande inscription qui traite des murs de Babylone, ou l'exactitude des versions que je fournis des textes de Nériglissor, de Nabonid, de Naramsin. Il était à même de réfuter l'interprétation des briques de Sargon, celle de la tablette votive en l'honneur de la fondation de Khorsabad, celle des inscriptions du Harem, celle de la légende du Louvre qui explique la scène du bas-relief qu'elle accompagne[1]. Il avait l'occasion de combattre mes lectures des noms royaux Tiglatpileser, Assurdanilan, Sennachérib, Sardanapale, Assarhaddon, Assaranadis, Baladan, Nabonassar, Saosdoukin, Séleucus, Antiochus, Démétrius.

M. Renan n'a pas critiqué mes lectures, il n'a pas attaqué les principes de la grammaire, il n'a pas combattu le sens général des textes que j'établis. Il veut bien, dans un passage à deux fins, parler de ma « rare pénétration »; dans un autre il loue ma « bonne foi ». Mais accepte-t-il les résultats inconnus aux lecteurs qui n'auront pas lu mon livre? Il passe sous silence de six à sept mille faits philologiques; il dit seulement

---

1 C'est à l'interprétation de cette légende que M. Renan aurait dû s'attaquer, puisqu'elle est conforme au sujet du bas-relief, pour l'appréciation duquel on n'a pas besoin de savoir lire les inscriptions cunéiformes.

que « j'ai l'air d'être plus hardi et ingénieux, que solide et précis [1] », et cela parce que, dans une note d'un *autre* ouvrage, les *Études assyriennes*, dont M. Renan n'a pas parlé jusque-là, j'ai proposé de fausses étymologies des mots grecs ἤλεκτρον et μόλυβδος ; parce que j'ai mal interprété le second élément *kudurr* du nom *Nabukudurrusur*, Nabuchodonosor, quoique j'aie dit (p. 258) « que le sens de cet élément était encore à trouver ». Si encore les opinions de M. Renan étaient plus spécieuses que mes vues très-problématiques sur ces petits accessoires ; mais elles sont tout aussi hypothétiques.

Quand M. Renan signale à la réprobation des sémitistes la racine *dagal* « attendre », dont je rapproche l'hébreu *degel* « étendard », mon rapprochement peut être erroné ; mais que le traducteur assyrien de l'inscription de Bisoutoun l'ait employée dans ce sens plusieurs fois, et cela dans une forme très-sémitique, cela n'est réellement pas de ma faute. Puisque l'original perse est à côté, et le sens n'en est pas contesté, il aurait au moins fallu attaquer mon déchiffrement.

Ces griefs et une dizaine d'autres aussi peu graves, dont plusieurs même sont très-mal fondés, forment les seules objections que M. Renan fait valoir contre plus de deux cents pages in-4°. C'est de là qu'il déduit une foule d'accusations générales. MM. les assyriologues n'ont pas une juste idée de la fluidité (!) du langage. Je ne connais pas les idées de MM. les assyriologues sur ce point important, mais je doute que, si leurs idées sont fausses, ils trouvent beaucoup d'instruction à cet égard dans l'article de M. Renan. Mais MM. les assyriologues n'en reconnaissent pas moins le mérite hors ligne des travaux de M. Renan, quand même ils ne s'expliqueraient pas l'interprétation de Saqanmelck (où M. Renan confond un *q* avec un *k*), les étymologies de *Surmubel*, de *Sanchouniathon*, de Οὐαβαλλαθος, de Σαλμαλαθος [2], de Οὐάδδηλος, de Hobal (où

1 Que veut dire M. Renan, par ces paroles très-peu précises, en vue de l'application rigoureuse de règles grammaticales découvertes par moi ? M. Renan est-il *précis* et *solide* quand il traduit en langue civilisée les incartades d'un certain savant, datées longtemps *avant* l'apparition de l'expédition de Mésopotamie ?

2 M. Renan y voit le mot arabe *ilah*, dieu, *allah*, le dieu, dont le *h*, en vertu d'une *loi générale des langues sémitiques*, ne peut jamais se changer en *th*, parce qu'il est radical. De l'existence de ces noms, M. Renan conclut au monothéisme des Palmyréniens ;

M. Renan voit l'hébreu *haba'al*)[1] et les quolques autres étymologies de notre trop sévère critique. MM. les assyriologues diront : « *Pauperis est numerare pecus :* quand même vous nous prouveriez la fausseté de *six cents* faits, soyez clément à cause des *cinq mille sept cents* autres ! [2] »

On s'étonnera peut-être de ce parti pris de malveillance à l'égard de ces études; mais nous croyons que, psychologiquement parlant, M. Renan traverse une phase qui l'amènera vers la vérité. Poussé par des considérations ethnologiques très-contestables, M. Renan a nié d'abord le sémitisme des Assyriens. Nous ne savons pas de quel droit il a pu traiter des hommes qui étaient dans le vrai sur ce point, comme ayant plus « de hardiesse que de philologie et de méthode [3] ». Plus tard il a accordé qu'il y avait en Assyrie un fond sémitique. Maintenant M. Renan étend cette même concession à la langue assyrienne; et bientôt, nous espérons, il proclamera avec nous que la *langue assyrienne est une branche des langues sémitiques*, tout aussi sémitique que l'hébreu, le chaldaïque, l'araméen, l'arabe et l'éthiopien.

Dans la première édition de son ouvrage, M. Renan a parlé de la *langue à jamais perdue* des conquérants de l'Assyrie. M. Renan dit aujourd'hui que cette épithète no se rapporte pas à la langue des inscriptions, mais à l'idiome quo parlaient les Casdim touraniens. Je suis enchanté de trouver dans cette interprétation une première influence des travaux sur les textes cunéiformes. Mais si la langue *à jamais perdue* n'est pas la langue assyrienne, pourquoi M. Renan cite-t-il à l'appui de son opinion les noms *inexplicables*, selon lui, de Sennachérib, Sardanapale et d'autres, qui sont justement des noms de cette langue assyrienne? C'était, je crois,

---

tandis que la présence du *th* dénote on la forme féminine *ilahath*, la déesse, ou le pluriel *alihath*, les dieux. En présence de tels faits, je réclame l'indulgence pour mes erreurs.

1 Même requête. Ce serait, nous pensons, an moins *habba'al*, et nous ne parlons pas du *aïn*, au sujet duquel M. Renan rejette l'explication, inadmissible, selon lui, de *Sennaar* par *Sinnahar*, Mésopotamie, les deux fleuves.

2 Le nombre de faits contenus dans l'*Expédition de Mésopotamie*, ce dont tout le monde peut se convaincre, est de 6,500, de ceux des *Études assyriennes*, 1,800. Total 8,300. Ce chiffre s'amoindrit de deux mille, par suite des répétitions comptées dans cette évaluation, comme par la défalcation des opinions erronées. Restent donc *six mille trois cents* faits qui peuvent être comptés comme assez sûrs.

3 Cela n'est juste que pour Moïse, qui était peu philologue.

une bonne occasion de prouver que nos interprétations de ces noms ne sont pas aussi irréfutables que nous croyons l'avoir démontré dans de longs chapitres de notre livre.

Les Assyriens une fois devenus Sémites, la langue assyrienne une fois reconnue comme sémitique, une partie du système de M. Renan sera modifiée. Mais, pour garantir l'intégrité de ce système, devrons-nous sacrifier la vérité?

En somme, qu'a fait la critique de M. Renan?

A-t-elle détruit les bases du déchiffrement ? Non, elle les reconnaît.

A-t-elle ébranlé les principes du syllabisme, de l'idéographisme, de l'origine hiéroglyphique, de l'origine non sémitique de l'écriture cunéiforme? Non, elle les reconnaît.

A-t-elle démontré la non-existence de la polyphonie? Non, elle a dû se rendre à l'évidence.

A-t-elle pu trouver des raisons suffisantes pour nier le complément phonétique? Non, elle ne le trouve que bizarre.

A-t-elle pu démontrer le non-sémitisme de la langue des inscriptions? Non, puisque toutes ses observations, peu concluantes si elles étaient fondées, ont été réfutées.

A-t-elle pu contester le sens général d'une seule des inscriptions de Babylone et de Ninive? Elle n'a pas même tenté de le faire.

A-t-elle pu substituer aux explications du détail, sans doute erronées en plus d'un point, une interprétation plus conforme à la vérité? Non, elle n'a pas même soupçonné les rectifications que nous pouvons faire nous-même.

A-t-elle été utile à la science? Oui, elle a consacré, pour la première fois, par la discussion, la réalité du déchiffrement des inscriptions cunéiformes.

Après ce résultat, nous pouvons nous borner à applaudir aux principes et conseils que M. Renan veut bien nous donner à la fin : Il faut suivre une ligne rigoureusement philologique, être réservé et modeste, ne pas briguer les applaudissements du grand public et se contenter des suffrages des savants d'élite!

M. Renan croit aussi qu'un changement d'esprit soit nécessaire.

Nous sommes heureux de pouvoir accepter les conseils do M. Renan; mais, placés comme ils le sont au point de vue de la rhétorique, ils ont presque l'air de reproches, et, ce qui est plus grave, de personnalités. Or telle ne peut être l'intention de M. Renan. Il sait que, de bonne foi, réservé et modeste, j'ai le courage de mon ignorance, comme la conscience de ma faillibilité. Il peut encore supposer que le second volume de l'expédition de Mésopotamie n'est pas destiné pour le public de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Journal des Débats*. Membre de l'Institut, il pourrait même deviner quels sont les hommes dont je désire avant tout avoir l'approbation.

M. Renan ne peut exiger que tout le monde ait ses rares talents d'écrivain, et puisse charmer le lecteur par sa belle plume. Οὐ πάντεσσι θεοὶ χαρίεντα διδοῦσι ἄνδρασιν.

Ordinairement l'un exclut l'autre : tels hommes sont de modestes travailleurs, sans briller par leur style; d'autres sont d'éminents écrivains, et peuvent vulgariser les idées des autres. M. Renan dit que Champollion et Grotéfend étaient de médiocres philologues : soit, mais ils avaient leur mérite.

Quant au *changement d'esprit* nécessaire, je sens certainement la nécessité d'une plus grande perfection, comme celle d'acquérir de nouvelles connaissances, et de substituer à mes erreurs les résultats d'une incessante étude. Je compte sur le concours d'autrui, surtout sur les lumières de M. Renan, qui ne nous refusera pas de mettre le succès de sa critique future à la hauteur de sa sévérité.

Ainsi, quoique M. Renan n'ait pas infirmé un seul de nos points principaux, et qu'il n'ait pris en considération que des détails complètement indifférents, nous ne pouvons, en réponse de toutes les objections do sa part, que le remercier sincèrement de sa critique; car nous nous sommes ainsi exprimés à la fin de notro livre :

« Dans l'intérêt de la science, nous désirons un contrôle consciencieux, un examen désintéressé. Nous appelons de tous nos vœux la critique des détails qu'il faudra ou infirmer, ou accepter.

« C'est la seule discussion des faits qui fera jaillir la lumière, qui mettra la vérité dans tout son jour et la fera passer dans le domaine public, en dissipant la dernière ombre qui offusque toute découverte, celle de la personnalité. Que les efforts des philologues du dix-neuvième siècle rendent lisible de nouveau une grande page depuis longtemps effacée de l'histoire humaine : peu importe celui qui en aura enseigné la lecture à la postérité, et qui aura révélé aux générations futures la vérité, comparable au diamant dont l'éclat ne perd ni ne gagne, quel que soit l'humble mineur qui l'ait trouvé, quel que soit le patient ouvrier qui l'ait mis en œuvre. »
